

DEMAIN C'EST LOIN

## DU MÊME AUTEUR

### **Bad Trip**

*Hugo et Cie, 2008 ; Pocket, 2009*

### **Mauvais Coûts**

*Prix de la Page 111  
La Fosse aux ours, 2016*

JACKY SCHWARTZMANN

# DEMAIN C'EST LOIN

ROMAN

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>

Ce livre est édité par Gwenaëlle Denoyers

**L'auteur de cet ouvrage a bénéficié d'une bourse d'écriture  
de la Direction régionale des affaires culturelles  
Auvergne-Rhône-Alpes et du Conseil régional Auvergne-Rhône-Alpes.**

ISBN 978-2-02-137086-7

© ÉDITIONS DU SEUIL, OCTOBRE 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*Pour Dom, mon autre père. En souvenir des trajets  
entre Chaucenne et Besançon, en Lotus ou en Méhari...*



*Hey, look me over  
Tell me do you like what you see?  
Hey, I ain't got no money  
But honey I'm rich on personality*

*Prince, Baby I'm a Star*



*Chaoui Hebdo*

Je m'appelle François Feldman, comme l'aut' con. Mais je suis pas chanteur. Et je suis pas juif. Depuis toujours quand je dis mon nom on me demande : « Comme le chanteur ? » Quand je suis énervé je répons : « Pis ta mère, tapette ? » Et quand je suis calme je dis que oui, c'est mon oncle. Là, les gens ne savent plus quoi dire et ils sourient bêtement. Ils sont écrasés par le poids de la célébrité et ils me regardent autrement. Sinon, on me demande souvent si je suis juif. « Feldman, Feldman... c'est juif, non ? » Quand je suis énervé je répons : « Pis ta mère, tapette ? » Et quand je suis calme je dis que oui, je suis feuj. Gros silence. Les gens n'ont rien contre les juifs mais ils n'aiment pas être avec eux, ils ignorent ce qu'il faut dire ou ne surtout pas dire, ils sont comme des cons et c'est ça qu'ils n'aiment pas : être comme des cons. Moi les juifs je m'en fous, comme je me fous des Japonais. Ils ont des mœurs et des fringues pourries, ils mangent bizarrement, mais à part ça, ça va. Ils servent à rien, quoi, c'est tout. De toute façon, c'est

pas mon vrai problème. Mon vrai problème c'est que j'ai une tête d'Arabe, surtout ce qu'il y a dedans. C'est parce que j'ai grandi avec eux. Je viens de la cité des Buers, tout le monde connaît à Lyon. Ça craint, les Buers. J'ai tellement traîné avec les Arabes depuis toujours que je les connais par cœur, je suis comme eux, j'aime pas trop le porc et ça m'est même arrivé de faire le ramadan pour faire comme les potes. Je parle comme eux, je pense comme eux, j'ai une calvitie à la Zidane et comme eux je n'ai pas une très haute idée des femmes. Pour résumer, depuis que je suis gosse, on m'appelle soit le Juif, soit le Rebeu blanc. Cela dit tout le monde se retrouve sur un point, mon troisième surnom : le Gros. J'ai en effet cette particularité de n'être ni très grand ni très svelte. Là encore je crois que je peux remercier mes potes arabes, et surtout leurs mères qui m'ont toujours donné plein de trucs à bouffer quand j'étais chez eux. Je suis pas critique culinaire mais il y a une chose que je peux tout de même affirmer : les cuisines algérienne, marocaine et tunisienne ne reposent pas sur les mêmes principes que la cuisine crétoise. Tout ça, ça aide pas. Un nom de juif, une tête d'Arabe, le physique de Philip Seymour Hoffman et la domiciliation aux Buers, c'est ce qu'on peut appeler un mauvais départ dans la vie. C'est un peu comme si on me demandait de battre Usain Bolt à la vitesse, mais en moonwalk. C'est pour ça que je suis parti. Oh, pas très loin. À Lyon. Le vrai Lyon, dans le centre, dans la presque-île. Cours Charlemagne, pour être précis, derrière la gare

Perrache. C'est là que je me suis installé pour devenir, enfin, un Français. Un vrai. C'est là que j'ai ouvert ma boutique, là que j'ai pris un appart, là que j'allais boire mes canons. Il se trouve qu'il y a pas mal de rebeus dans ce quartier, du coup j'étais un peu comme à la maison. J'avais tout sur place, même ma banque. « La Banque Populaire n'est pas populaire sans raison », disait le slogan. Mouais... je suis pas sûr. Moi, en tout cas, je ne prenais jamais rendez-vous : on me convoquait.

Comme ce matin-là, un samedi, dix heures. Juliane Bacardi, ma conseillère financière, voulait me voir. Le mot *conseillère* était en trop, dans l'intitulé de son poste. En tout cas pour moi. Le seul conseil qu'elle m'avait jamais donné c'était de fermer ma boutique et de trouver un vrai travail. Salope. Je pouvais pas la blairer. C'était une Française ultra Française, de bonne famille, bien élevée, le genre de meuf qui ne dit jamais *par contre* mais *en revanche*. Le genre de meuf qui, dans un bar, vous repère tout de suite et vous évite pour se blottir contre des Clément ou des Benoît, inoffensifs et pas drôles. Pas drôle non plus, la Juliane. Quand je l'ai rencontrée au tout début, pour lancer ma boutique, je l'ai joué mec enthousiaste et enjoué. Je lui ai dit que j'avais un nom de juif et une tête d'Arabe mais qu'en fait j'étais normal. Ce genre de vannes, aux Buers, ça faisait marrer tout le monde. Mais dans la presqu'île, pas du tout, et à la Banque Populaire encore moins. La Bacardi m'a dévisagé froidement, comme si j'étais un monstre, comme si je faisais cuire des kebabs avec de la

viande d'enfant. J'ai dû ramer, derrière, pour lui faire comprendre que ce n'était qu'une blague. Étonnamment, j'ai obtenu mon prêt. Bon, je n'avais aucun crédit sur le dos, aucun antécédent avec la Banque de France, j'apportais quatre mille euros et je n'en demandais que seize. Elle ne prenait pas énormément de risques, et puis c'était avant la crise, avant que tous les banquiers de France ne se mettent à serrer le cul. En tout cas c'était la dernière fois que j'avais vu Juliane Bacardi me sourire : à la signature du crédit. Chaque fois que je l'ai revue après ça, elle me tirait la gueule. Entre elle et moi de sales petites bestioles ne cessaient de se reproduire et de pourrir notre relation, ces sales petites bêtes contre lesquelles nous ne sommes pas tous égaux : les agios. « Vous devriez fermer la boutique et trouver un vrai travail, monsieur Feldman, vous ne croyez pas ? » Quand elle me disait ça j'avais envie de la défenestrer. Merde quoi ! J'avais trente-neuf ans, elle en avait trente à tout casser et elle me parlait comme une instit. Le pire était que je ne pouvais rien dire, juste lui faire des sourires tristes et lui répéter que j'étais un battant, que ça allait marcher, il fallait juste un peu de patience.

Quand je suis entré dans son bureau, Juliane Bacardi ne s'est pas levée. Elle m'a tendu la main, j'ai tendu la mienne, on se l'est serrée mollement. Ambiance. Après ça elle est restée silencieuse, le regard fixé sur son écran et la main droite collée à la souris. Elle se mordillait la lèvre inférieure. Ça m'a rappelé

plein de souvenirs du collège, quand j'étais convoqué. J'étais toujours convoqué. La dernière fois, je devais avoir quinze ans, je crois, c'était la conseillère d'orientation, Mme Frinck, une grosse femme assez vieille qui devait se faire des shampoings à l'huile de friteuse. Elle m'avait tellement gonflé que j'étais revenu avec mon pote Saïd, des Buers, on avait piqué des parpaings et du ciment dans un chantier et on avait monté un mur devant la porte de son bureau. C'était génial, on s'était marrés comme des débiles, on avait emmuré cette conne. Bon, on m'avait viré, ça, fallait pas s'attendre à une reconnaissance de mon sens de l'humour sur ce coup-là. Bref, Juliane Bacardi avait la même condescendance que la vieille Frinck et je me suis imaginé un instant aller rechercher Saïd pour un nouveau chantier. Ça m'a fait sourire et c'est le moment que Bacardi a choisi pour lever les yeux de son écran. Elle m'a demandé si quelque chose m'amusait. Non, pas vraiment. Elle a alors ajouté que ma situation financière était tout sauf amusante. Un point pour elle.

– Monsieur Feldman, j'ai peur que nous ne puissions plus vous suivre. Vous avez fait un chèque de huit cent cinquante euros, que je devrais bloquer.

– Vous pouvez pas, c'est mon fournisseur pour les T-shirts !

– Je sais, mais vous êtes vraiment dans le rouge. Je ne vous rendrais pas service.

– Écoutez, c'est pour un nouveau modèle. Je vous assure qu'il va cartonner.

– C'est quoi cette fois ?

Dans ma boutique je ne vendais que des T-shirts et des sweats, sur lesquels je faisais imprimer des citations d'hommes célèbres. Sauf que ce n'étaient pas forcément de vraies citations, plutôt des conneries que j'inventais. Une de mes préférées était : « On est bon, avec les nouveaux freins ? Ayrton Senna. » J'avais aussi : « Mais puisque je vous dis que ça passe ! Capitaine du *Titanic*. » Enfin voilà, ce genre de trucs. Je vendais mes créations le moins cher possible, mais entre le T-shirt ou le sweat brut, le flochage et les frais de transport, j'obtenais un ratio de  $\times 2$ . Moi ça m'allait, le problème était que je ne vendais pas assez. Sauf qu'avec mon dernier modèle j'étais sûr de casser la baraque. Pourtant, au moment de l'expliquer à Juliane Bacardi, j'ai su que ça ne lui plairait pas. J'étais persuadé qu'une femme comme elle ne pouvait être qu'une ayatollah de l'antiracisme, une avec qui il ne fallait dire du mal d'aucune communauté et ne rire de personne. La neutralité. J'étais certain qu'elle avait mis un « JE SUIS CHARLIE » sur sa page Facebook, comme toutes ces connes de Françaises branchées et tellement sympas. Comme je ne répondais pas, elle s'est impatientée.

– Bon alors, allez-y, monsieur Feldman, dites-moi. C'est quoi cette fois ?

– La citation, c'est : « Bonjour, c'est bien ici *Charlie Hebdo* ? » Et c'est signé Chérif Kouachi.

– Non ! Vous plaisantez ? Vous ne pouvez pas faire ça !

– Ben si. Ça va se vendre dans la cité, vous verrez. Je connais bien les Buers, j’y suis né. Rien que là-bas, je sais que je pourrai en vendre des tas. Les gens vont se marrer.

– Mais c’est... c’est odieux, enfin !

– Ben les gars de *Charlie Hebdo* se moquent de tout le monde, eux, et on dit que c’est de l’humour. Quand c’est l’inverse on dit que c’est odieux.

– Écoutez, nous n’allons pas débattre de tout cela, vous voulez bien ? Ce n’est pas le lieu... Je peux tout de même vous dire que je ne trouve pas cela drôle. Tout comme *Charlie Hebdo*, d’ailleurs.

Finalement, à l’écouter, rien n’était drôle. Ni personne. Elle m’a ensuite expliqué qu’elle aussi elle connaissait très bien les Buers, contrairement à ce que je pouvais croire. Là-dessus, elle avait entièrement raison, je ne l’imaginai pas bien dans le décor de ma cité. Des petites meufs comme elle avaient une espérance de vie de quelques minutes, là-bas. Et pourtant si. Elle m’a expliqué qu’elle était dans une association d’aide aux pauvres, La Main tendue, et que régulièrement elle maraudait avec d’autres gens comme elle pour distribuer des plats chauds et des vêtements. Sur le cul, j’étais. Je me suis demandé quelles pouvaient être ses motivations. Elle devait n’avoir ni enfants ni mari et son petit cœur trop à l’étroit dans sa morale avait besoin de prendre l’air, de voir d’autres horizons. Je sais pas. Toujours est-il qu’elle connaissait très bien les gens des cités et que ces histoires de *Charlie Hebdo*, d’après elle, ça ne faisait rire personne. C’était mal

barré mais j'étais tout de même plus malin qu'elle. J'avais un truc qu'elle n'avait pas, qu'elle n'aurait jamais : le vice de la rue. J'étais dans une situation si délicate qu'il ne me restait plus qu'une seule solution : l'embrouiller.

– La Main tendue ! Vous plaisantez ?

– Non, je ne plaisante pas. Je suis bénévole, depuis des années.

– Mais je connais ! Vous n'allez pas me croire mais je voulais justement aider, moi aussi. Vous savez, c'est mon quartier, les Buers. Je voulais donner des habits et je voulais entrer en contact. C'est dingue !

– Ah bon ?

– Mais oui. Mes stocks invendus. J'en ai pas des tonnes, mais j'ai pas mal de sweats et je vais quand même pas les jeter... C'est ma collection Cahuzac, ça avait pas trop marché.

– Et quelle est la citation ?

– « I love Swiss Airlines. »

– Ça, c'est drôle. Cela dit, vous ne croyez tout de même pas que vous allez m'acheter avec dix sweat-shirts, j'espère ?

Connasse. Elle m'a fait un petit sourire en coin, qui voulait dire : Dégage. Au final, elle a tout de même accepté de faire passer mon chèque, mais pour la dernière fois. Quand je suis sorti de la banque, j'avais le moral dans les baskets. Elle m'avait fait venir pour me mettre un coup de pression et c'était réussi. C'est d'ailleurs ce qui m'a le plus saoulé, que cette pute ait le pouvoir de me convoquer, de me mettre sous pression,

de m'engueuler comme un môme, et que je ne puisse pas l'envoyer se faire foutre. Interdit. Elle ne me respectait pas. En fait, dans sa tête pleine de certitudes, je sais que j'étais un Arabe : un type marrant, peut-être vaguement attachant, mais pas sérieux. Le bled, que je ne connaissais même pas, me collait à la peau comme une combinaison de plongée. Nique la France, voilà ce que je me suis dit. Nique la France. Il ne me restait plus qu'une seule chose sensée à faire : aller me faire couper les douilles.



## Spaghettis bolognaises à la zob

Quand j'ai besoin de décompresser, je ne picole pas, je ne fume pas de joint, je vais chez Fouad. C'est mon coiffeur, cours Charlemagne. Il est tunisien, il est drôle, il a toujours une connerie à raconter, soit des trucs qu'il invente, soit des trucs qui sont arrivés à des potes à lui. Dans les deux cas, Fouad a une façon de parler qui vous ferait marrer un gendarme. Il est aussi un peu philosophe mais sans grande théorie, ça non, il a juste une capacité à réfléchir le trottoir. Quand je suis entré dans son salon, il était en train de coiffer un Français d'une cinquantaine d'années, le genre de type à porter des duffle-coats l'hiver. Le genre de type qui se croit intéressant, qui s'écoute parler et qui prend de très haut les tunards. Ce que je déteste chez les coiffeurs normaux c'est qu'ils se sentent obligés de faire la conversation, à croire qu'il y a une matière dédiée à ça au CAP. Normalement, chez Fouad, ce n'est pas un problème. Fouad ne fait pas la conversation : il la fournit. C'est un spectacle. Sauf avec ce gars-là, qui avait besoin de tenir le crachoir. Et de quoi parlait-il ? Je

vous le donne en dix mille : des attentats. Et *Charlie Hebdo*, et le Bataclan, et Nice. Il a demandé à Fouad ce qu'il pensait du comportement pour le moins trouble de la Turquie, qui est dans l'OTAN mais qui est plus en guerre contre les Kurdes que contre Daech. Il n'avait rien à répondre, Fouad. S'il avait été balaise en géopolitique, il aurait pas été coiffeur. Duffle-Coat appartenait à une catégorie bien particulière de Français : les professeurs. Celui-là était un spécimen typique, un marqueur, un poster. Il était parfaitement identique aux derniers de son espèce qu'il m'a été donné de côtoyer, l'année de mon bac. Pour commencer, il a précisé à plusieurs reprises qu'il était enseignant. On ne sait pas pourquoi ils font ça, personne, pas même eux, mais tous les professeurs le font. C'est hyper important. Imaginez un peu, si on les prenait pour le commun des mortels ! Vous vous rendez pas compte, vous. Ils sont au-dessus. Ils sont supérieurs. Ils passent leur vie à donner des leçons à tout le monde, y compris en dehors des heures de boulot, du coup ils ont en permanence le sentiment de dominer leur entourage. Cela dit ce sont de bons citoyens, ils sont de gauche et ils pensent que la croissance n'est pas la solution. Ils ne regardent pas *Le Grand Journal*, ils regardent *C'est à vous*. Ils n'écoutent pas la radio, ils écoutent France Inter. Ils ne supportent pas le foot, mais nom de Dieu qu'est-ce qu'il est bien ce Griezmann ! Ils ont un autre signe de reconnaissance : ils adorent les Maghrébins et leur culture. Bon, par *culture*, il faut comprendre cornes de gazelle et



